

8/3

B.

F 168

B6

V. 1

1906

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
ALFONSO REY
FONDO RICARDO GONZALEZ

A M. JAMES GORDON BENNETT

Je vous envoie, cher monsieur et ami, le recueil des notes de mon voyage aux Etats-Unis dont vous avez désiré que les lecteurs du Herald eussent la primeur. En vous priant d'en accepter la dédicace, j'acquitte simplement une dette de reconnaissance. Si vous ne m'aviez donné, d'une part, les lettres d'introduction les plus précieuses, et si, d'autre part, votre journal n'avait pas présenté, comme il a fait, *Cosmopolis* au public Américain, je n'aurais pas trouvé tant de facilités à regarder de près ce Nouveau-Monde que nous connaissons trop mal, nous autres gens « de l'autre côté de l'eau », comme disent vos compatriotes. Ils parlent de Southampton et du Havre à New-York ou à Boston, comme à Paris un habitant du faubourg Saint-Germain ou du quartier Latin parle de la Madeleine et du boulevard. Ils sont sur un côté du trottoir aujourd'hui. Dans sept ou huit jours ils seront sur l'autre. Une rue à franchir et c'est tout. Il est vrai que c'est une rue qui bouge et qui s'ap-

pelle l'Océan. Mais, comme ils disent encore, avec cette bonhomie ironique dont ils ont le secret : « En Amérique tout est sur une plus grande échelle que dans la Old Country! »

En les relisant, ces notes, prises au jour le jour, je les ai jugées bien incomplètes et bien superficielles. Ce n'est pas huit mois, c'est des années qu'il faudrait passer ici et avec des connaissances spéciales de politicien, d'économiste, d'ingénieur, de géologue, d'anthropologiste, pour lever un moulage exact de cette énorme civilisation en train d'installer ses quelque cinquante Etats ou territoires sur une étendue de sol presque aussi vaste que l'Europe et dans des conditions prodigieusement complexes de climats et de races. Malgré des travaux de la valeur de ceux de Tocqueville, il y a un demi-siècle, et de M. Bryce, voici quelques années, le livre qui résume une pareille société reste à écrire. S'il doit jamais être composé, c'est à la condition que beaucoup de monographies particulières aient été rédigées par des voyageurs de bonne foi qui se bornent à transcrire leurs impressions. Cette modeste ambition d'un service à rendre m'encouragerait seule à donner ce journal de route pour qu'il prît place à côté de tant d'autres, quand je n'aurais pas un espoir encore, celui de décider quelques-uns de mes compatriotes à entreprendre un voyage, aujourd'hui facile, et dont j'ai éprouvé qu'il a sa bienfaisante influence. Si les Américains souffrent d'une espèce d'abus de

l'énergie, beaucoup d'Européens souffrent du mal contraire, à qui un séjour de quelques semaines aux Etats-Unis ferait de la volonté, surtout dans la jeunesse, comme l'air de la montagne refait du sang à un anémique, tout naturellement. Ils y gagneraient aussi de mieux comprendre le monde que nous préparant la Démocratie et la Science, ces deux grandes ouvrières de nos destinées futures. Je suis, pour ma part, comme vous le verrez dans ces notes, parti de France avec une inquiétude profonde devant l'avenir social. Elle s'est apaisée, sinon guérie, dans l'atmosphère d'action qui se respire de New-York à Chicago et de Saint-Paul à la Floride. Beaucoup de choses en Amérique sont brutalisantes et déplaisantes. On y regrette souvent la douce et lente Europe. On y a, par instants, de véritables nostalgies d'une terre d'histoire où il y ait des morts derrière ceux qui vivent. Et pourtant on éprouve, au moment de quitter cette étonnante République, une émotion qui tient de la gratitude et de la pitié. On s'y est repris à ne plus trop craindre ce lendemain mystérieux vers lequel marche tout l'univers civilisé parmi tant de destructions douloureuses et des écroulements que l'on a trop de peine à croire nécessaires.

Voilà de bien grands mots, cher monsieur et ami, en tête d'un ouvrage qui n'a d'autre prétention que d'être une causerie d'un touriste en train de classer ses « instantanées » entre deux départs

de train ou de bateau. Mais, dans cet âge de révolutions, le sérieux et le tragique se rencontrent à tous les tournants d'horizon. C'est ainsi que la grande ligne redoutable de l'Océan sert de fond à tous les racontars de table ou de fumoir échangés à bord d'un yacht de plaisance, comme celui où vous serez sans doute quand ce manuscrit vous arrivera. Si ces notes réalisaient mon intention, elles seraient exactement cela : une suite de propos d'un voyageur qui s'amuse au détail quotidien, puéril quelquefois, de son voyage, avec de larges aperçus d'idées entr'ouverts par instants. Je ne suis pas sûr d'avoir exécuté ce que je voulais, mais je suis sûr que le Herald et son directeur accueilleront ce diary d'un étranger avec une sympathie que je leur rends à l'un et à l'autre, et dont je vous prie de trouver ici l'expression sincère.

PAUL BOURGET.

Paris, 15 septembre 1894.

OUTRE-MER

I

EN MER

A bord du ***. — Août 1893.

L'énorme bateau — il a trois cheminées, il jauge plus de dix mille tonnes et sa vitesse moyenne est de cinq cents milles par jour — marche à toute vapeur sur l'énorme mer. Ce ciel d'une après-midi du mois d'août pèse sur l'Atlantique avec des nuages d'automne. C'est comme un couvercle bas et gris sous lequel, infatigablement, monotonement, la houle enfle et se boursoufle, une houle grise, terne, opaque comme ce ciel, et dont les lames montent, s'escaladant, s'écrasant les unes les autres. Une seconde, et quand l'une d'elles se dresse toute haute, l'eau plus mince, et comme écorchée, de la cime, se teinte de vert, une frange d'écume ondule blanche et souple, puis la crête mobile s'écroule, le mur d'émeraude s'abat en un lourd paquet d'eau saumâtre sous l'enflure d'une